

avaient fait oublier à Johnson ce soin dont il était habituellement chargé.

Le docteur se mit en devoir de rallumer le feu, mais il ne rencontra pas une seule étincelle parmi les cendres déjà refroidies.

—Allons, un peu de patience !” se dit-il.

Il revint au traineau chercher de l'amadou, et demanda son briquet à Johnson.

—Le poêle est éteint, lui dit-il.

—C'est de ma faute,” répondit Johnson.

Et il chercha son briquet dans la poche où il avait l'habitude de le serrer ; il fut surpris de ne pas l'y trouver.

Il tâta ses autres poches, sans plus de succès ; il rentra dans la maison de neige, retourna en tous sens la couverture sur laquelle il avait passé la nuit, et ne fut pas plus heureux.

—Eh bien ?” lui cria le docteur.

Johnson revint, et regarda ses compagnons.

—Le briquet, ne l'avez-vous pas, monsieur Clawbonny ? dit-il.

—Non, Johnson.

—Ni vous, capitaine ?

—Non, répondit Hatteras.

—Il a toujours été en votre possession, reprit le docteur.

—Hé bien ! je ne l'ai plus... murmura le vieux marin en pâlissant.

—Plus !” s'écria le docteur, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

Il n'existait pas d'autre briquet, et cette perte pouvait amener des conséquences terribles.

—Cherchez bien, Johnson,” dit le docteur.

Celui-ci courut vers le glaçon derrière lequel il avait guetté l'ours, puis au lieu même du combat où il l'avait dépecé ; mais il ne trouva rien. Il revint désespéré. Hatteras le regarda sans lui faire un seul reproche.

—Cela est grave, dit-il au docteur.

—Oui, répondit ce dernier.

—Nous n'avons pas même un instrument, une lunette dont nous puissions enlever la lentille pour nous procurer du feu.

—Je le sais, répondit le docteur, et cela est malheureux, car les rayons du soleil auraient eu assez de force pour allumer de l'amadou.

—Eh bien, répondit Hatteras, il faut apaiser notre faim avec cette viande crue ; puis nous reprendrons notre marche, et nous tâcherons d'arriver au navire.

—Oui ! disait le docteur, plongé dans ses réflexions, oui, cela serait possible à la rigueur. Pourquoi pas ? On pourrait essayer...

—A quoi songez-vous ? demanda Hatteras.

—Une idée qui me vient...

—Une idée ! s'écria Johnson. Une idée de vous ! Nous sommes sauvés alors !

—Réussira-t-elle ? répondit le docteur, c'est une question !

—Quel est votre projet ? dit Hatteras.

—Nous n'avons pas de lentille, eh bien, nous en ferons une.

—Comment ? demanda Johnson.

—Avec un morceau de glace que nous taillerons.

—Quoi ? vous croyez ?...

—Pourquoi pas ? il s'agit de faire converger les rayons du soleil vers un foyer commun, et la glace peut nous servir à cela comme le meilleur cristal.

—Est-il possible ! fit Johnson.

—Oui, seulement, je préférerais de la glace d'eau douce à la glace d'eau salée ; elle est plus transparente et plus dure.

—Mais, si je ne me trompe, dit Johnson en indiquant un hummock à cent pas à peine, ce bloc d'aspect presque noirâtre et cette couleur verte indiquent...

—Vous avez raison ; venez, mes amis ; prenez votre hache, Johnson.”

Les trois hommes se dirigèrent vers le bloc signalé, qui se trouvait effectivement formé de glace d'eau douce.

Le docteur en fit détacher un morceau d'un pied de diamètre, et il commença à le tailler grossièrement avec la hache ; puis il en rendit la surface plus égale au moyen de son couteau ; enfin il le polit peu à peu avec sa main, et il obtint bientôt une lentille transparente comme si elle eût été faite du plus magnifique cristal.

Alors il revint à l'entrée de la maison de neige ; là, il prit un morceau d'amadou, et commença son expérience.

Le soleil brillait alors d'un assez vif éclat ; le docteur exposa sa lentille de glace aux rayons qu'il concentra sur l'amadou.

Celui-ci prit feu en quelques secondes.

—Hurrah ! hurrah ! s'écria Johnson, qui ne pouvait en croire ses yeux. Ah ! monsieur Clawbonny ! monsieur Clawbonny !

Le vieux marin ne pouvait contenir sa joie ; il allait et venait comme un fou.

Le docteur était rentré dans la maison ; quelques minutes plus tard, le poêle rouflait, et bientôt une savoureuse odeur de grillade tirait Bell de sa torpeur.

On devine combien ce repas fut fêté ; cependant, le docteur conseilla à ses compagnons de se modérer ; il leur prêcha l'exemple, et, tout en mangeant, il reprit la parole :

—Nous sommes aujourd'hui dans un jour de bonheur, dit-il ; nous avons des provisions assurées pour le reste de notre voyage. Pourtant il ne faut pas nous endormir dans les délices de Capoue, et nous ferons bien de nous remettre en chemin.

—Nous ne devons pas être éloignés de plus de quarante-huit heures du *Porpoise*, dit Altamont, dont la parole redevenait presque libre.

—J'espère, dit en riant le docteur, que nous y trouverons de quoi faire du feu.

—Oui, répondit l'Américain.

—Car, si ma lentille de glace est bonne, reprit le docteur, elle laisserait à désirer les jours

où il n'y a pas de soleil, et ces jours-là sont nombreux à moins de quatre degrés du pôle !

—En effet, répondit Altamont avec un soupir ; à moins de quatre degrés ! mon navire est allé là, où jamais bâtiment ne s'était aventuré avant lui !

—En route ! commanda Hatteras d'une voix brève.

—En route !” répéta le docteur en jetant un regard inquiet sur les deux capitaines.

Les forces des voyageurs s'étaient promptement refaites ; les chiens avaient eu large part des débris de l'ours, et l'on reprit rapidement le chemin du nord.

Pendant la route, le docteur voulut tirer d'Altamont quelques éclaircissements sur les raisons qui l'avaient amené si loin, mais l'Américain répondit évasivement.

—Deux hommes à surveiller, dit le docteur à l'oreille du vieux maître d'équipage.

—Oui ! répondit Johnson.

—Hatteras n'adresse jamais la parole à l'Américain, et celui-ci paraît peu disposé à se montrer reconnaissant ! Heureusement, je suis là.

—Monsieur Clawbonny, répondit Johnson, depuis que ce Yankee revient à la vie, sa physiologie ne me va pas beaucoup.

—Ou je me trompe fort, répondit le docteur, ou il doit soupçonner les projets d'Hatteras !

—Croyez-vous donc que cet étranger ait eu les mêmes desseins que lui ?

—Qui sait ? Johnson ! Les Américains sont hardis et audacieux ; ce qu'un Anglais a voulu faire, un Américain a pu le tenter aussi !

—Vous pensez qu'Altamont ?...

—Je ne pense rien, répondit le docteur, mais la situation de son bâtiment sur la route du pôle donne à réfléchir.

—Cependant, Altamont dit avoir été entraîné malgré lui !

—Il le dit ! oui, mais j'ai cru surprendre un singulier sourire sur ses lèvres.

—Diable ! monsieur Clawbonny, ce serait une fâcheuse circonstance qu'une rivalité entre deux hommes de cette trempe.

—Fasse le ciel que je me trompe, Johnson, car cette situation pourrait amener des complications graves, sinon une catastrophe !

—J'espère qu'Altamont n'oubliera pas que nous lui avons sauvé la vie !

—Ne va-t-il pas sauver la nôtre à son tour ? J'avoue que sans nous il n'existerait plus ; mais sans lui, sans son navire, sans ces ressources qu'il contient, que deviendrions-nous ?

—Enfin, monsieur Clawbonny, vous êtes là, et j'espère qu'avec votre aide, tout ira bien.

—Je l'espère aussi, Johnson.”

Le voyage se poursuivit sans incident ; la viande d'ours ne manquait pas, et on en fit des repas copieux ; il régnait même une certaine bonne humeur dans la petite troupe, grâce aux saillies du docteur et à son aimable philosophie ; ce digne homme trouvait toujours dans son bisac de savant quelque enseignement à tirer des faits et des choses. Sa santé continuait d'être bonne ; il n'avait pas trop maigri malgré les fatigues et les privations ; ses amis de Liverpool l'eussent reconnu sans peine, surtout à sa belle et inaltérable humeur.

Pendant la matinée du samedi, la nature de l'immense plaine de glace vint à se modifier sensiblement ; les glaçons convulsionnés, les packs plus fréquents, les hummocks entassés, démontraient que l'ice-field subissait une grande pression ; évidemment, quelque continent inconnu, quelque île nouvelle, en rétrécissant les passes, avait dû produire ce bouleversement. Les blocs de glace d'eau douce, plus fréquents et plus considérables, indiquaient une côte prochaine.

Il existait donc à peu de distance une terre nouvelle, et le docteur brûlait du désir d'en enrichir les cartes de l'hémisphère boréal. On ne peut se figurer ce plaisir de relever des côtes inconnues et d'en former le tracé de la pointe du crayon ; c'était le but du docteur, si celui d'Hatteras était de fouler de son pied le pôle même, et il se réjouissait d'avance en songeant aux noms dont il baptiserait les mers, les détroits, les baies, les moindres sinuosités de ces nouveaux continents. Certes, dans cette glorieuse nomenclature, il n'omettait ni ses compagnons, ni ses amis, ni “Sa Gracieuse Majesté,” ni la famille royale, mais il ne s'oubliait pas lui-même, et il entrevoyait un certain “cap Clawbonny” avec une légitime satisfaction.

Ces pensées l'occupèrent toute la journée. On disposa le campement du soir, suivant l'habitude, et chacun veilla à tour de rôle pendant cette nuit passée près de terres inconnues.

Le lendemain, dimanche, après un fort déjeuner fourni par les pattes de l'ours, et qui fut excellent, les voyageurs se dirigèrent au nord, en inclinant un peu vers l'ouest ; le chemin devenait plus difficile ; on marchait vite cependant.

Altamont, du haut du traineau, observait l'horizon avec une attention fébrile ; ses compagnons étaient en proie à une inquiétude involontaire. Les dernières observations solaires avaient donné pour latitude exacte 83°35' et pour longitude 120°15' ; c'était la situation assignée au navire américain ; la question de vie ou de mort allait donc recevoir sa solution pendant cette journée.

Enfin, vers les deux heures de l'après-midi, Altamont, se dressant tout debout, arrêta la petite troupe par un cri retentissant, et, montrant du doigt une masse blanche que tout autre regard eût confondue avec les ice-bergs environnants, il s'écria d'une voix forte :

—Le *Porpoise* !”

#### CHAPITRE VI. — LE “PORPOISE”

Le 24 mars était ce jour de grande fête, ce dimanche des Rameaux, pendant lequel les

ruées des villes et des villages de l'Europe sont jonchées de fleurs et de feuillage ; alors les cloches retentissent dans les airs et l'atmosphère se remplit de parfums pénétrants.

Mais ici, dans ce pays désolé, quelle tristesse ! quel silence ! Un vent âpre et cuisant, pas une feuille desséchée, pas un brin d'herbe !

Et cependant, ce dimanche était aussi un jour de réjouissance pour les voyageurs, car ils allaient trouver enfin ces ressources dont la privation les eût condamnés à une mort prochaine.

Ils pressèrent le pas ; les chiens tirèrent avec plus d'énergie, Duk aboya de satisfaction, et la troupe arriva bientôt au navire américain.

Le *Porpoise* était entièrement enseveli sous la neige ; il n'avait plus ni mâts, ni vergue, ni cordage ; tout son gréement fut brisé à l'époque du naufrage. Le navire se trouvait encastré dans un lit de rochers complètement invisibles alors. Le *Porpoise*, couché sur le flanc par la violence du choc, sa carène entr'ouverte, paraissait être inhabitable.

C'est ce que le capitaine, le docteur et Johnson reconnurent, après avoir pénétré non sans peine à l'intérieur du navire. Il fallut déblayer plus de quinze pieds de glace pour arriver au grand panneau ; mais, à la joie générale, on vit que les animaux, dont le champ offrait des traces nombreuses, avaient respecté le précieux dépôt de provisions.

—Si nous avons ici, dit Johnson, combustible et nourriture assurés, cette coque ne me paraît pas logeable.

—Eh bien, il faut construire une maison de neige, répondit Hatteras, et nous installer de notre mieux sur le continent.

—Sans doute, reprit le docteur ; mais ne nous pressons pas et faisons bien les choses. A la rigueur, on peut se caser provisoirement dans le navire ; pendant ce temps, nous bâtirons une solide maison, capable de nous protéger contre le froid et les animaux. Je me charge d'en être l'architecte, et vous me verrez à l'œuvre !

—Je ne doute pas de vos talents, monsieur Clawbonny, répondit Johnson ; installons-nous ici de notre mieux, et nous ferons l'inventaire de ce que renferme ce navire ; malheureusement, je ne vois ni chaloupe ni canot, et ces débris sont en trop mauvais état pour nous permettre de construire une embarcation.

—Qui sait ! répondit le docteur ; avec le temps et la réflexion on fait bien des choses ; maintenant, il n'est pas question de naviguer, mais de se créer une demeure sédentaire ; je propose donc de ne pas former d'autres projets et de faire chaque chose à son heure.

—Cela est sage, répondit Hatteras ; commençons par le plus pressé.”

Les trois compagnons quittèrent le navire, revinrent au traineau, et firent part de leurs idées à Bell et à l'Américain. Bell se déclara prêt à travailler ; l'Américain secoua la tête en apprenant qu'il n'y avait rien à faire de son navire ; mais, comme cette discussion eût été oiseuse en ce moment, on s'en tint au projet de se réfugier d'abord dans le *Porpoise*, et de construire une vaste habitation sur la côte.

A quatre heures du soir, les cinq voyageurs étaient installés tant bien que mal dans le faux pont ; au moyen d'esparses et de débris de mâts, Bell avait installé un plancher à peu près horizontal ; on y plaça les couchettes durcies par la gelée, que la chaleur d'un poêle ramena bientôt à leur état naturel. Altamont, appuyé sur le docteur, put se rendre sans trop de peine au coin qui lui avait été réservé. En mettant le pied sur son navire, il laissa échapper un soupir de satisfaction qui ne parut pas de trop bon augure au maître d'équipage.

—Il se sent chez lui, pensa le vieux marin, et on dirait qu'il nous invite !”

Le reste de la journée fut consacré au repos. Le temps menaçait de changer, sous l'influence des coups de vent de l'ouest ; le thermomètre placé à l'extérieur marqua vingt-six degrés (—32° centigr.).

En somme, le *Porpoise* se trouvait placé au delà du pôle froid et sous une latitude relativement moins glaciale, quoique plus rapprochée du nord.

On acheva, ce jour-là, de manger les restes de l'ours, avec des biscuits trouvés dans la soute du navire et quelques tasses de thé ; puis la fatigue l'emporta, et chacun s'endormit d'un profond sommeil.

Le matin, Hatteras et ses compagnons se réveillèrent un peu tard. Leurs esprits suivaient la pente d'idées nouvelles ; l'incertitude du lendemain ne les préoccupait plus ; ils ne songeaient qu'à s'installer d'une confortable façon. Ces naufrages se considéraient comme des colons arrivés à leur destination, et, oubliant les fatigues du voyage, ils ne pensaient plus qu'à se créer un avenir supportable.

—Ouf ! s'écria le docteur en se détirant les bras, c'est quelque chose de n'avoir point à se demander où l'on couchera le soir et ce que l'on mangera le lendemain.

—Commençons par faire l'inventaire du navire,” répondit Johnson.

Le *Porpoise* avait été parfaitement équipé et approvisionné pour une campagne lointaine.

L'inventaire donna les quantités de provisions suivantes : six mille cent cinquante livres de farine, de graisse, de raisins secs pour les poudings ; deux mille livres de bœuf et de cochon salé ; quinze cents livres de pemmican ; sept cents livres de sucre, autant de chocolat ; une caisse et demie de thé, pesant quatre-vingt-seize livres ; cinq cents livres de riz ; plusieurs barils de fruits et de légumes conservés ; du lime-juice en abondance, des graines de cochenilla, d'oseille, de cresson ; trois cents gallons de rhum et d'eau-de-vie. La soute offrait une

grande quantité de poudre, de balles et de plomb ; le charbon et le bois se trouvaient en abondance. Le docteur recueillit avec soin les instruments de physique et de navigation, et même une forte pile de Bunzen, qui avait été emportée dans le but de faire des expériences d'électricité.

En somme, les approvisionnements de toutes sortes pouvaient suffire à cinq hommes pendant plus de deux ans, à ration entière. Toute crainte de mourir de faim ou de froid s'évanouissait.

—Voilà notre existence assurée, dit le docteur au capitaine, et rien ne nous empêchera de remonter jusqu'au pôle.

—Jusqu'au pôle ! répondit Hatteras en tressaillant.

—Sans doute, reprit le docteur ; pendant les mois d'été, qui nous empêchera de pousser une reconnaissance à travers les terres ?

—A travers les terres, oui ! mais à travers les mers ?

—Ne peut-on construire une chaloupe avec les planches du *Porpoise* ?

—Une chaloupe américaine, n'est-ce pas ? répondit dédaigneusement Hatteras, et commandée par cet Américain !”

Le docteur comprit la répugnance du capitaine, et ne jugea pas nécessaire de pousser plus avant cette question. Il changea donc le sujet de la conversation.

—Maintenant que nous savons à quoi nous en tenir sur nos approvisionnements, reprit-il, il faut construire des magasins pour eux et une maison pour nous. Les matériaux ne manquent pas et nous pouvons nous installer très-commodément. J'espère, Bell, ajouta le docteur en s'adressant au charpentier, que vous allez vous distinguer, mon ami ; d'ailleurs, je pourrai vous donner quelques bons conseils.

—Je suis prêt, monsieur Clawbonny, répondit Bell ; au besoin, je ne serais pas embarrassé de construire, au moyen de ces blocs de glace, une ville toute entière avec ses maisons et ses rues...

—Eh ! il ne nous en faut pas tant ; prenons exemple sur les agents de la compagnie de la Baie-d'Hudson : ils construisent des forts qui les mettent à l'abri des animaux et des Indiens ; c'est tout ce qu'il nous faut ; retranchons-nous de notre mieux ; d'un côté l'habitation, de l'autre les magasins, avec une espèce de courtine et deux bastions pour nous couvrir. Je tâcherai de me rappeler pour cette circonstance mes connaissances en castramétation.

—Ma foi ! M. Clawbonny, dit Johnson, je ne doute pas que nous fassions quelque chose de beau sous votre direction.

—Eh bien ! mes amis, il faut d'abord choisir notre emplacement ; un bon ingénieur doit avant tout reconnaître son terrain. Venez-vous, Hatteras ?

—Je m'en rapporte à vous, docteur, répondit le capitaine. Faites, tandis que je vais remonter la côte.”

Altamont, trop faible encore pour prendre part aux travaux, fut laissé à bord de son navire, et les Anglais prirent pied sur le continent.

Le temps était orageux et épais ; le thermomètre à midi marquait onze degrés au-dessous de zéro (—23° centigr.) ; mais, en l'absence du vent, la température restait supportable.

A en juger par la disposition du rivage, une mer considérable, entièrement prise alors, s'étendait à perte de vue dans l'ouest ; elle était bornée à l'est par une côte arrondie, coupée d'estuaires profonds, et relevée brusquement à deux cents yards de la plage ; elle formait ainsi une vaste baie hérissée de ces rochers dangereux sur lesquels le *Porpoise* fit naufrage ; au loin, dans les terres, se dressait une montagne, dont le docteur estima l'altitude à cinq cents toises environ. Vers le nord, un promontoire venait mourir ; la mer, après avoir couvert une partie de la baie. Une île d'une étendue moyenne, ou mieux un flot, émergeait du champ de glace à trois milles de la côte, de sorte que, n'eût été la difficulté d'entrer dans cette rade, elle offrait un mouillage sûr et abrité. Il y avait même dans une échancreure du livage un petit havre très-accessible aux navires, si toutefois le dégel dégageait jamais cette partie de l'océan Arctique. Cependant, suivant les récits de Belcher et de Penny, toute cette mer devait être libre pendant les mois d'été.

A mi-côte, le docteur remarqua une sorte de plateau circulaire d'un diamètre de deux cents pieds environ ; il dominait la baie sur trois de ses côtés, et le quatrième était fermé par une muraille à pic haute de vingt toises ; on ne pouvait y parvenir qu'au moyen de marches éviées dans la glace. Cet endroit parut propre à asseoir une construction solide, et il pouvait se fortifier aisément ; la nature avait fait les premiers frais ; il suffisait de profiter de la disposition des lieux.

Le docteur, Bell et Johnson atteignirent ce plateau en taillant à la hache les blocs de glace ; il se trouvait parfaitement uni. Le docteur, après avoir reconnu l'excellence de l'emplacement, résolut de le déblayer des dix pieds de neige durcie qui le recouvraient ; il fallait en effet établir l'habitation et les magasins sur une base solide.

Pendant la journée du lundi, du mardi et du mercredi, on travailla sans relâche ; enfin le sol apparut ; il était formé d'un granit très-dur à grain serré, dont les arêtes vives avaient l'acuité du verre ; il renfermait en outre des grenats et de grands cristaux de feldspath, que la pioche fit jaillir.

Le docteur donna alors les dimensions et le plan de la snow-house (1) ; elle devait avoir

(1) Maison de neige.